

DOSSIER
PEDAGOGIQUE

CALIBAND THÉÂTRE
À LA LIGNE
Feuillets d'usine
d'après le livre de Joseph Ponthus

MINISTÈRE
DE LA CULTURE
*Liberté
Égalité
Fraternité*



Rouen



odia
normandie



Julobona



Ce dossier pédagogique se veut un outil à destination des enseignants accompagnant leur classe à une représentation du spectacle *A la ligne, feuillets d'usine*. Il a pour but de donner le maximum d'informations, de pistes de réflexion sur le spectacle et sur les prolongements possibles, afin de permettre aux professeurs de préparer au mieux leurs élèves et de poursuivre avec eux l'échange après la représentation.

NB : Nous considérons que le spectacle est adapté aux élèves à partir de la 4ème.

Avant la représentation ...

Prendre le temps en amont de préparer la classe au spectacle auquel elle va assister contribue à en faire une expérience marquante. Il s'agit de susciter la curiosité, motiver sans dévoiler, dire (mais pas trop !) afin de laisser aux élèves l'envie de la découverte et la possibilité de construire leur propre compréhension du spectacle.

La lecture de l'affiche permettra de formuler les premières hypothèses sur le spectacle :

1. Les mentions écrites

A. Le nom de la compagnie, Caliband Théâtre. S'interroger sur l'origine du nom formé des deux mots « Caliban » et « band ». Le mot anglais « Band » désigne un groupe lorsqu'il s'agit de musiciens et par extension, un groupe d'artistes, de comédiens. « Caliban » est un personnage de fiction dans «*la Tempête* » de William Shakespeare. C'est l'esclave de Prospero qui légitime sa domination par la supériorité de sa civilisation et de son savoir sur ceux de Caliban. De nombreux écrivains se sont appropriés la figure de Caliban devenu le symbole de l'indigène opprimé. **Pourquoi la compagnie a-t-elle choisi ce nom ? On laissera les élèves formuler des hypothèses quant à la signification de ce choix.**

B. Le titre : « A la ligne – Feuillets d'usine » d'après le livre de Joseph Ponthus.

La pièce est une adaptation du premier roman de Joseph Ponthus. On donnera à lire aux élèves le texte ci-dessous apportant quelques informations relatives à cet auteur et au roman à l'origine de la pièce.

Joseph Ponthus est un écrivain français décédé en 2021 à l'âge de 42 ans. Après des études littéraires, il devient éducateur en région parisienne et co-signe en 2012 un livre, *Nous... La cité* (La Découverte) avec Rachid Ben Bella, Sylvain Erambert, Riadh Lakhéchène et Alexandre Philibert, quatre jeunes qu'il suit et accompagne dans des ateliers d'écriture. Le livre écrit à cinq mains plonge dans les dangers, les petits bonheurs, les grandes difficultés de la vie dans la cité et dans les rapports qui s'y instaurent avec la police, la prison, la religion... En 2015, Joseph Ponthus quitte Paris pour rejoindre sa femme en Bretagne. Ne trouvant pas de travail, il s'inscrit dans une agence d'intérim qui lui propose un premier emploi dans une conserverie de poissons où il passe de la ligne de préparation des poissons frais à celle des poissons panés, puis à l'égouttage des tofus et enfin à la cuisson des bulots. Il est ensuite embauché dans des abattoirs. Son unique roman *A la ligne, feuillets d'usine* naît de cette expérience qu'on pourrait

qualifier de doublement alimentaire puisqu'elle lui assure les revenus nécessaires mais aussi nourrit son expression artistique, l'écriture.

Ce bref résumé et la lecture du début du roman (voir ci-dessous) amèneront les élèves à comprendre la double occurrence du titre à *la ligne* : l'organisation de la production dans les usines d'agro-alimentaires et le procédé d'écriture choisi avec un retour à la ligne qui rythme dans l'espacement des pages le texte en vers libres, sans ponctuation. Cette forme particulière du récit renvoie à la chaîne du travail en usine autant qu'au geste poétique.

C'est, explique Joseph Ponthus, que « l'usine [...] a donné le rythme : sur une ligne de production, tout s'enchaîne très vite. Il n'y a pas le temps de mettre de jolies subordinées. Les gestes sont machinaux et les pensées vont à la ligne. »

En entrant à l'usine	Parce que mon épouse en a marre de me voir traîner dans
Bien sûr j'imaginai	le canapé en attente d'une embauche dans mon secteur
L'odeur	Alors c'est
Le froid	L'agroalimentaire
Le transport de charges lourdes	L'agro
La pénibilité	Comme ils disent
Les conditions de travail	
La chaîne	Une usine bretonne de production et de transformation et
L'esclavage moderne	de cuisson et de tout ça de poissons et de crevettes
	Je n'y vais pas pour écrire
Je n'y allais pas pour faire un reportage	Mais pour les sous
Encore moins préparer la révolution	
Non	À l'agence d'intérim on me demande quand je peux
L'usine c'est pour les sous	commencer
Un boulot alimentaire	Je sors ma vanne habituelle littéraire et convenue
Comme on dit	« Eh bien demain dès l'aube à l'heure où blanchit la
	campagne »

Cette première lecture (éléments biographiques et début du premier chapitre) permettra aux élèves de poser quelques hypothèses sur le propos de la pièce - le récit d'une vie d'ouvrier dans l'agro-alimentaire - et la forme possible de la pièce : un monologue porté par le personnage incarnant Joseph Ponthus. Les différentes fonctions d'un monologue au théâtre pourront être évoquées, notamment la fonction d'introspection, celle de la pièce comme le suggère l'extrait.

2. Les logos : Il s'agit de comprendre le théâtre dans sa dimension économique.

On fera repérer et identifier les logos par les élèves : structures culturelles, institutions, collectivités... On expliquera l'économie du spectacle vivant, à notre époque et à travers l'histoire.



3. Le visuel

Que voit-on en lien avec ce qui aura été découvert lors de l'analyse précédente. A quoi les éléments visuels de l'affiche peuvent-ils renvoyer ?

Un portrait en clair-obscur d'un personnage coiffé d'un bonnet marin, il s'agit sans doute de l'acteur qui incarne Joseph Ponthus. Ce personnage seul dans l'affiche confirme l'hypothèse du monologue qui aura pu être posée. Le bonnet qui est finalement l'élément le plus distinct de ce portrait porte une double connotation, connotation géographique, la mer, la Bretagne et connotation sociale, le monde de ceux qui travaillent à l'extérieur ou dans un lieu glacial. Cette double référence est renforcée par les couleurs de l'affiche : le bleu-vert évoquant l'eau et le gris-noir symbolisant le paysage industriel et les usines, la pénibilité de certaines tâches, l'embauche à l'aube, le travail de nuit...

On pourra également présenter le Teaser du spectacle :

https://vimeo.com/713883924?embedded=true&source=vimeo_logo&owner=91464117

Quelles informations que ne comporte pas l'affiche sont données dans le teaser ?

Le teaser précise le nom des interprètes et ceux qui ont œuvré et œuvrent au spectacle :

Mise en scène et interprétation : Mathieu Létuvé

Musique : Olivier Antoncic

Collaboration artistique : David Gauchard

Lumières : Eric Guilbaud

Diffusion : Label Saison

Le teaser présente plusieurs passages du spectacle ; ces passages confirment-ils les hypothèses qui auront pu être formulées quant au contenu et la forme de la pièce ?

La confrontation des hypothèses formulées par les élèves avec le spectacle réel contribuera à rendre leur regard actif.

Pendant la représentation ...

Il s'agit de mettre les élèves en situation de spectateur attentif et curieux. Pour ce faire, il peut être intéressant de leur proposer individuellement ou par petits groupes de s'attacher plus particulièrement à un aspect de la représentation et de guider leurs observations par quelques questions qui auront pu leur être soumises au préalable.

1. L'espace scénique

Quelles sont ses caractéristiques ?

Est-il unique ou évolutif (à quoi correspondent les transformations) ?

L'espace est-il encombré, vide, minimaliste ?

Est-il figuratif ou non ?

Que représente cet espace (espace réel ou mental) ?

➤ Le dispositif scénographique

Quels sont les éléments qui le composent ?

Comment le dispositif scénographique participe-t-il à la mise en scène ?

➤ Les objets scéniques

Sont-ils nombreux ?

Quels sont-ils ?

Ont-ils une place fixe tout au long de la représentation ?

Par qui sont-ils manipulés ?

Ont-ils une valeur symbolique ?

2. La lumière

Quel est son rôle : délimiter l'espace scénique ? Éclairer pour valoriser une action, l'acteur ou un élément de la scène ? Créer une atmosphère ? Indiquer le rapport au temps ? Rythmer la représentation, assurer la transition entre différents moments ?

Y a-t-il des variations de lumière, des noirs, des ombres, des couleurs particulières ?

3. La musique et les bruitages

Comment les sources musicales sont-elles produites (en direct par un ou des musiciens et/ou enregistrées et introduites par la régie technique) ?

Comment qualifier cette musique (instrument(s), style ...) ?

Quel est le rôle de la musique et des bruitages : créer, illustrer, caractériser une atmosphère correspondant à la situation dramatique, faire reconnaître une situation par un bruitage, souligner un moment de jeu, ponctuer la mise en scène (pause de jeu, transition, changement de dispositif scénique) ?

4. L'acteur

➤ **Son costume**

Le décrire : matières et couleurs ?

Est-ce le même costume tout au long de la pièce ?

Quelle est sa fonction : caractériser un milieu social, un « ailleurs » historique ou géographique, permettre un repère dramaturgique en relation avec les circonstances de l'action ? A-t-il une fonction symbolique par rapport au discours de la pièce ?

A-t-il pour fonction de traduire certains aspects non-dits de l'identité du personnage ?

Agit-il sur la gestuelle de l'acteur ?

Son rapport au décor : Prolongement ? Fusion ? Contrepoint ? Opposition ?

➤ **Sa performance**

• Sa gestuelle

Comment le comédien occupe-t-il l'espace scénique ? Est-il statique ou se déplace-t-il ?

Quels mouvements... ?

Que montre la gestuelle : le personnage comme individu (physique, psychique...) ? Le personnage social ? Les passions et leur retentissement sur le comportement physique ?

Fonctionne-t-elle comme : ponctuation ou illustration de la parole ? Information supplémentaire par rapport au discours verbal ? Remplacement d'une parole absente ? Commentaire d'une parole ?

Produit-elle un discours organisé, en adéquation ou en opposition au discours parlé ?

Quelle est la relation du comédien au public ?

- Sa voix et sa diction

Quelle utilisation en est faite ?

A-t-elle une fonction particulière, signifiante ?

Repose-t-elle sur des contraintes techniques ou des accents (étrangers, régionaux...) ?

5. La mise en scène

Par qui est assurée la mise en scène du spectacle ?

Quel est son parti-pris esthétique : réaliste (naturaliste), théâtralisé, symbolique, épique, stylisé, expressionniste ?

Quels sont les choix dramaturgiques ?

Quel est le rapport entre le texte et ce qui est donné à voir ?

Après la représentation ...

Si à la sortie du spectacle, les échanges informels peuvent constituer un premier niveau dans l'appréhension d'un spectacle, une description objective de ce qui a été vu et entendu est le socle à partir duquel peuvent se déployer les activités propres à construire le sens de l'œuvre. De retour en classe, on peut donc envisager une première exploitation en trois temps :

1. L'expression individuelle

Il s'agit pour chaque élève de convoquer ses souvenirs du spectacle et exprimer son ressenti.

On peut lui demander de noter :

- l'image la plus forte / la plus touchante / la plus provocatrice...
- des verbes d'action qui s'imposent lorsque l'on repense au spectacle
- les images et les sons (une image visuelle et une image sonore)
- les sollicitations des cinq sens : le spectacle m'évoque une couleur, une odeur, un son...
- des listes d'adjectifs qui reprennent les différents sentiments éprouvés au cours de la représentation
- la suite de débuts de phrase, déclencheurs de parole : j'ai adoré... / j'ai détesté... / j'ai compris... / je n'ai pas compris...
- une phrase qui résume le spectacle
- des questions qui sont venues au cours de la représentation.

2. Lecture collective dénotative

Il s'agit à partir des observations des élèves (cf les 5 thématiques proposées) de faire dans un premier temps une « lecture » objective, précise, qui consistera en un inventaire collectif de

ce qui a été vu. Cet échange permet à chacun de découvrir des éléments qu'il n'avait pas vus, ou pas perçus. On évite ainsi les jugements hâtifs, souvent stéréotypés.

3. Lecture collective connotative

Cette lecture objective permet dans un second temps de construire avec le groupe-classe une intelligence du spectacle et un discours critique de la représentation avec une argumentation qui s'appuie sur du concret et du précis. Chaque élève peut exprimer la façon dont il a vécu cette expérience particulière en s'appuyant sur une lecture construite du spectacle. Ce temps d'échanges est essentiel car il permet aux élèves d'acquérir et d'aiguiser leur sens critique pour se forger progressivement une capacité de raisonnement et de connaissance à partir de leurs propres émotions.

Pour aller plus loin ...

L'écrivain Joseph Ponthus

Les élèves pourront écouter l'auteur parler de **son expérience d'ouvrier intérimaire en Bretagne** dans un entretien à retrouver à l'adresse suivante :

https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/par-les-temps-qui-courent/joseph-ponthus-l-usine-a-enleve-tout-le-gras-de-mes-textes-4760672?at_medium=Adwords&at_campaign=france_culture_search_thematiques&gclid=CjwKCAjwh4ObBhAzEiwAHzZYU-zKAG_82K3pA8G07Tx7YiQ6G2AjXrYJqhcnuU008eeg8rLtjthjr7xoCfUwQAvD_BwE

L'adaptation

On engagera les élèves à lire le roman de Joseph Ponthus et on les amènera à réfléchir aux principaux enjeux qui semblent avoir animés Mathieu Létuvé pour ce travail d'adaptation : la réécriture, les coupes, les aspects du texte source plus particulièrement pris en compte...

Extrait d'une interview de Mathieu Létuvé à propos de l'adaptation :

« J'avais vu passer A la ligne quand il est sorti : le sujet m'avait interpellé, mais comme à l'époque je préparais un autre spectacle, je n'ai pu me pencher sérieusement sur ce livre que plus tard. Je l'ai lu plusieurs fois avant de prendre la décision de le monter et demander l'autorisation de le faire. Je devais trouver quel chemin dramaturgique j'allais pouvoir construire avec ce texte pour « transformer l'essai » au plateau et ne pas simplement en dire les mots.

Or ce qui m'a frappé c'est le côté épopée de ce texte, la quête et la métamorphose du narrateur qui accouche de son premier roman à travers cette plongée dans la violence des usines. Les maux et les mots de Ponthus fusionnent dans cet élan vital pour survivre, se nourrir, s'en sortir, et tout cela s'inscrit au fur et à mesure sur l'écheveau de sa page de romancier. Il extrait la moelle poétique, l'humour et l'humanité du charnier dans lequel il est obligé de travailler, dans une grande solidarité avec les ouvriers qui sont au front. C'est donc un texte essentiel qui donne et raconte tout de lui et de notre société. J'ai donc cherché ensuite à rendre clair ce

cheminement dans l'adaptation en essayant de trouver la ligne droite sans omettre tous les reliefs et toutes les étapes clefs.

Ce spectacle s'inscrit dans la continuité des textes biographiques ou autobiographiques que j'ai montés auparavant : Raging Bull qui était adapté de la vie du boxeur Jake LaMotta, MLKing 306 qui reprenait le combat politique de Martin Luther King. Ces matériaux de vie reposent sur des trajectoires humaines fortes : Ponthus est un ancien éducateur social qui avec toute sa formation et sa culture littéraire trouve son salut par les mots au milieu des carcasses de viande dans la violence de l'usine. Quand on a commencé à travailler avec David Gauchard sur l'adaptation, j'étais très respectueux de la langue et de l'écriture ; David m'a suggéré de m'approprier davantage le texte, de le rendre encore plus vivant. On ne s'est pas fait happer par cet objet littéraire et par le paradoxe du livre : c'est un homme lettré qui décrit une réalité qu'il a vécue, celle de la condition ouvrière, la violence subie par les ouvriers, par les animaux, le travail harassant, le bruit, la fatigue et les rêves confisqués. Il brosse des portraits sans concession de ceux qu'il côtoie à l'usine. Mais A la ligne n'est ni un pamphlet, ni un récit journalistique car dans la narration, l'ordinaire est embelli par sa vie d'avant baignée de culture et d'imagination. Si évidemment Il y a cet engagement politique de Ponthus qui m'intéresse - mes spectacles s'inscrivent tous dans un ancrage politique avec pour fond la misère sociale, source de beaucoup de maux et d'absence de mots -, il faut aussi ce terreau émotionnel pour que le spectacle touche le public de manière directe. Dans ce texte littéraire et poétique, Ponthus restitue les choses sans fard et avec une grande sincérité, il se livre entièrement et se met à nu dans cette autopsie : ce sont des mots et un spectacle qui doivent toucher les gens et créer une « fraternité » qui abolit les classes sociales, enfin c'est ce que j'espère, même si j'aimerais beaucoup que ce spectacle soit surtout vu par les ouvriers qui sont les vrais héros du livre.

On a construit le spectacle avec mon équipe comme on le fait à chaque fois, c'est-à-dire que je conçois chaque mise en scène comme un scénario de film. Le musicien, Olivier Antoncic, avec qui je travaille depuis le Raging Bull, écrit et joue en direct une musique qui est comme la bande originale du « film ».

De la même manière on a construit la lumière de manière stylisée pour accompagner au mieux cette restitution « littéraire » de l'usine, c'est l'usine vue par le prisme mental de Ponthus, c'est également la page blanche où il écrit son texte chaque soir. Il fallait donc trouver une manière stylisée et surtout pas réaliste pour faire vivre cet espace clos, cet « univers parallèle » comme il le définit lui-même. C'est aussi la toile où peuvent se projeter ses souffrances et celles dont il est témoin. Il faut donc laisser l'espace imaginaire pour permettre au spectateur d'interpréter lui-même cette réalité, partir vraiment du dépouillement du texte initial.

Avec les mots de Ponthus, j'ai cherché à faire jaillir la vie de ce qu'il décrit par le biais de sa poésie, mettre la voix mais aussi le corps au service de cette « chorégraphie » de l'usine. Ça devient une partition qui se joue entre les mots, le corps, la musique et la lumière.

Ce spectacle co-produit avec le CDN de Rouen a tout de suite connu un grand succès en région confirmé au Festival d'Avignon 2022 (dossier de presse). Une tournée est en cours pour la saison 23/24, alors que le spectacle est déjà bien diffusé cette saison en région (23 représentations). »

On pourra mettre en regard le roman de Joseph Ponthus avec celui de de Thierry Metz, *Le journal d'un manœuvre* – Éditions Gallimard. Un livre sur les longues journées d'un manœuvre pendant la construction d'un immeuble, livre auquel Joseph Ponthus fait

référence dans *A la ligne*. On pourra faire établir par les élèves les liens qui peuvent rassembler ces deux textes tout en abordant chacun à leur façon le monde ouvrier.

On pourra également proposer aux élèves en écho au roman de Joseph Ponthus celui de Thomas Vinau, *Bleu de travail*- Éditions *La fosse aux ours* qui se compose d'une succession de courts textes poétiques exprimant les aléas du quotidien laborieux ponctués de petits bonheurs rares.

A la ligne, feuillets d'usine, Joseph Ponthus

Ne pas parler de poésie

Ne pas parler de poésie

En écrasant des fleurs sauvages

Et faire jouer la transparence

Au fond d'une cour aux murs gris Où l'aube aurait enfin sa chance »

Barbara

Perlimpinpin

À l'usine on chante

Putain qu'on chante

On fredonne dans sa tête

On hurle à tue-tête couvert par le bruit des machines

On sifflote le même air entêtant pendant deux heures

On a dans le crâne la même chanson débile entendue à la radio le matin

C'est le plus beau passe-temps qui soit

Et ça aide à tenir le coup Penser à autre chose

Aux paroles oubliées

Et à se mettre en joie

Journal d'un manœuvre, Thierry Metz

13 juillet. — Un homme, une caisse à outils. Antoine est arrivé ce matin : une vraie plume mais ni maigre ni chétif. Énergique, vif. En un rien de temps, il s'est fabriqué une sorte d'établi le long de la palissade. Son travail : tresser les ferrailles, semelles, piliers, linteaux, préparer les coffrages. Il a du métier, comme on dit. Et des mains de sourcier, de derviche ; ça va vite, ça s'éclaire d'un coup. Ses outils : un jeu de griffes pour tordre les fers, des pinces coupantes, une petite et une grosse cisaille.

Dans l'après-midi, Ahmed et moi l'avons aidé à plier les barres de 16, grosses comme le pouce. Pourquoi, soudain, en plein effort, ce rire fou, ce rire qui nous montait des mains comme un oiseau grimpeur ? Impossible de continuer, c'était là, dans l'air, à hauteur des visages : une aile.

Ascendante jusqu'au soir.

Bleu de travail, Thomas Vinau

Bleu de travail

Le jour met son bleu de travail. Je regarde le vent pourtant je ne le vois pas. Pourtant je le regarde. Pour relever la tête commence par lever les yeux. Derrière la plaine blanche, les collines. Derrière les collines, des nuages. Derrière les nuages, d'autres horizons qui s'inventent. J'écris à l'encre noire les jours de rien. Les petits matins purpurins. Histoire sans fin. Smicard de l'aube et des pluies fines. Le temps ne se paie pas à l'heure mais aux traces de godillots qu'il laisse sur ta carcasse. Pendant ce temps, la mort colore les arbres. le jour met son bleu de travail. Je mets le mien.

Le monde ouvrier

Le roman de Joseph Ponthus et l'adaptation qu'en fait Mathieu Létuvé détaillent la réalité brutale des conditions de travail des ouvriers dans les usines d'agro-alimentaires. **On demandera aux élèves de donner quelques exemples de ces difficiles conditions de travail et comment dans la pièce, elles sont mises en évidence au travers du texte, du jeu de l'acteur, de la scénographie. Un travail plus spécifique sur l'évolution de la condition ouvrière et sur les mutations dans l'organisation du travail (essor du taylorisme avec la parcellisation, la généralisation des chaînes de fabrication et l'automatisation) pourra être mené.**

➤ **La condition ouvrière**

Supports possibles :

Le Temps des ouvriers, série de quatre documentaires de Stan Neumann, Arte Éditions, 2020, 4x52 min. https://boutique.arte.tv/detail/le_temps_des_ouvriers

Cette série en quatre parties invite à une introspection de l'histoire du monde ouvrier européen du 18^e siècle jusqu'à la fin du 20^e siècle. (La troisième partie intitulée **Le temps à la chaîne témoin du** « travail en miettes », les tâches répétées et parcellaires qui caractérisent la production à la chaîne mais aussi la forme de l'emploi elle-même qui devient au fil du temps de plus en plus fragmentée avec le recours à l'intérim, les contrats à durée déterminée, le temps partiel et les horaires décalés.)

Un homme est mort, Kris et Etienne Davodeau – Editions Futuropolis

Dans cette BD, on suit le célèbre cinéaste militant René Vautier alors que Brest est en pleine reconstruction et que la révolte ouvrière gronde en avril 1950. De violents affrontements surviennent lors des manifestations. La police tire sur la foule. Un homme, Édouard Mazé, est tué. Ces journées, le jeune Vautier, à l'époque persona non grata sur le sol français, les filme puis les montre au cours de projections sauvages : comme le récapitule un ancien, " *pour que les gens voient comment les ouvriers se battent et meurent ici* "

Putain d'usine, Jean-Pierre Levaray – Editions l'Insomniaque

Accidents du travail, maladies liées à la fatigue générée par les 3X8, à l'usure et à l'alcoolisme, stress dû à l'intensification de la flexibilité et à l'obsession de la réduction des coûts de

production... sans fioritures, Jean-Pierre Levaray raconte le quotidien des ouvriers d'une usine de produits chimiques classée Seveso de l'agglomération Rouennaise.

Putain d'usine fait partie d'une trilogie adaptée en BD par Efix et éditée aux éditions Petit à Petit. *Putain d'usine* a également fait l'objet d'un documentaire de Rémy Ricordeau, produit par Zarafa Films et édité par Les Mutins de Pangée.

Bande annonce sur <https://vimeo.com/37120184>

Sainte Jeanne des abattoirs, Bertold Brecht – Edition L'Arche

Membre des Chapeaux noirs, Jeanne Dark croit à la pitié. Elle entend faire appel aux bons sentiments du roi de la viande et magnat de la conserve, Pierpont Mauler, pour soulager la misère des travailleurs de Chicago. À l'occasion de la visite des abattoirs, elle découvre qu'en fait « les pauvres sont mauvais », que le chômage et le dénuement entraînent une dégradation morale. Jeanne se rend compte qu'en désamorçant la colère de ceux-ci par des consolations d'ordre uniquement spirituel, elle se fait la complice involontaire des industriels. Bertold Brecht écrit entre 1929 et 193, dans le contexte de la crise économique et de la montée des fascismes en Europe, cette pièce qui constitue une implacable analyse du fonctionnement capitaliste.

➤ Le travail à la chaîne

La ligne de production, l'autre nom politiquement correct pour désigner le travail à la chaîne, peut apparaître comme « l'héroïne » du roman. Il faut y tenir et y passer des heures interminables en résistant à la souffrance physique. Le roman et la pièce invite à réfléchir sur ce modèle taylorien qui se développe à la fin du XIX^{ème} siècle. **On pourra proposer comme support le film de Chaplin « Les temps modernes »** qui continue à être l'exemple de la dénonciation du travail à la chaîne et de l'exploitation du travailleur par le capital et l'industrie aux fins d'un profit maximum dont il n'est pas le bénéficiaire. On trouvera également sur ce site <https://lettres-histoire.spip.ac-rouen.fr/spip.php?article307> une proposition de lectures croisées sur le travail à la chaîne :

Simone Weil, *La Condition ouvrière*, Gallimard, 1951.

Claire Etcherelli, *Elise ou la vraie vie*, Editions Denoël, 1967.

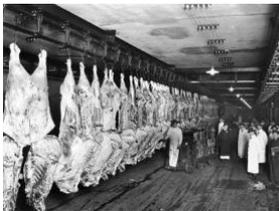
Robert Linhart, *L'Établi*, Les Éditions de minuit, 1978

➤ Le travail dans les abattoirs

Contrairement à une idée répandue, la production à la chaîne dénoncée par Charlie Chaplin n'est pas née en 1913 dans les usines Ford mais dans les abattoirs de Cincinnati et de Chicago où on utilisait déjà cette méthode pour abattre et dépecer le bétail. Les carcasses étaient accrochées sur un rail suspendu et chaque ouvrier remplissait une tâche bien précise comme un automate. Ford d'ailleurs l'évoque dans ses mémoires « *L'idée générale [de la chaîne de montage] fut empruntée au trolley des fabricants de conserve de Chicago.* » L'expression est euphémique car Ford fait référence aux abattoirs.

« À l'époque, Chicago est surnommée Porcopolis. On y traitait un porc entier toutes les cinq secondes, un bœuf toutes les huit et un mouton toutes les quatorze. Si les deux derniers étaient majoritairement transportés par wagons frigorifiques sous forme de carcasses de viande fraîche, le premier était transformé sur place en jambons, saucisses, salaisons en tous genres, poils à brosse, engrais pour la terre, reliure de Bible... Quand on demandait au fondateur de l'Armour Refrigerator Line, l'une des plus grandes usines de conditionnement de la viande, ce que son usine exploitait dans le cochon, il répondait : « Everything but the squeal – tout, sauf son cri... » Pendant plus de soixante ans, jusqu'en 1930, Chicago restera la capitale mondiale de l'abattage et le laboratoire du capitalisme moderne. Grâce à la chambre froide, les cochons n'ont plus à être tués en hiver pour éviter que leur chair ne se gâte. Grâce au chemin de fer, l'acheminement est rapide et permanent. Se créent ainsi un marché de la viande qui implique le développement de la logistique, de la gestion, du secrétariat, et la construction de grands « sièges sociaux ». A l'Armour Refrigerator Line plus de mille personnes sont employées dans ces postes dits « improductifs », ce qui à cette époque est sans précédent et sans équivalent. « Les cols blancs sont taillés dans les rouges tabliers de l'égorgeage mécanique. »

Le samedi 1er mai 1886, quatre-vingt mille ouvriers de l'agro-alimentaire manifestent à Chicago. À 22h30, place Haymarket, la police somme la foule de se disperser. Une bombe explose soudain – attentat anarchiste ou provocation des patrons ? Nul ne sait. Les policiers tirent, huit meneurs sont arrêtés, un se suicide, quatre sont pendus – juste pour l'exemple. De ces incidents dramatiques on fera commémoration tous les 1ers mai, et la date se répandra à travers le monde. Même la fête du Travail est sortie de Porcopolis... » Source : article de Fabrice Hadjadj - <https://revuelimite.fr/>



Tintin en Amérique, Hergé – Édition de 1940

Les abattoirs furent créés en France au XIXe siècle sous Napoléon Ier. Avant cela, les bouchers tuaient les bêtes près de leur étal, laissant le sang se déverser dans les rues... Aujourd'hui, environ 20 abattoirs sur les 263 existants réalisent 50 % de la production. Cela signifie une cadence infernale imposée aux ouvriers dont le roman de Joseph Ponthus et l'adaptation du Caliband Théâtre font si bien état...

Évoquer avec les élèves le travail de la main d'œuvre dans les abattoirs n'occultera pas la question légitime de la souffrance animale dans ces mêmes établissements. Vidéos et enquêtes produites par les associations de défense des animaux ont levé le voile sur les conditions terribles d'abattage des bêtes et de plus en plus de citoyens se détournent en effet de l'alimentation carnée pour des raisons éthiques. La souffrance animale dans les abattoirs sera à juste titre sans doute abordée par les élèves ; il ne s'agira pas de se dérober à leurs questions et prises de position ; toutefois sans vouloir nier la question du statut moral

des animaux et de la légitimité des traitements que nous leur réservons, on n'oubliera pas la question de la souffrance humaine des salariés des abattoirs qui est au centre du roman. On pourra soumettre aux élèves cet extrait d'une interview de Geoffrey Le Guilcher, auteur d'une enquête *Steak Machine* – Editions de la Goutte d'or (totalité de l'interview sur le site : <https://www.psychologies.com/Planete/Les-animaux-et-nous/Interviews/Abattoirs-Derriere-la-souffrance-animale-de-la-souffrance-humaine>), extrait à mettre en regard avec l'univers des abattoirs décrit dans *A la ligne* et dans l'adaptation du Caliband Théâtre.

Extrait de l'interview de Geoffrey Le Guilcher

Dans les abattoirs industriels, la cadence absurde met les salariés en situation de perte physique. Là où j'ai travaillé, il faut tuer une vache par minute, avec un chef derrière pour mettre la pression. Les méthodes de travail n'ont presque pas évolué depuis le XIX^{ème} siècle. Un abattoir moderne ressemble énormément à une structure similaire du siècle dernier en termes d'organisation, de types de postes, de méthode et de nombre d'animaux tués. L'animal n'a jamais été au centre du développement de l'outil et l'homme non plus. Les employés le disent, on n'échappe pas à la douleur. Elle est là, elle évolue, investit différents endroits du corps. Avec de telles cadences, il est nécessaire de se battre contre chaque seconde. J'ai demandé aux salariés de la tuerie, le lieu où les animaux sont abattus : « Qu'est-ce que ça vous fait psychologiquement de tuer des animaux toute la journée ? » Ils m'ont répondu que ce qui est dur, c'est le risque de prendre des coups, le chef qui crie ou encore le stress. Ils sont face à des êtres vivants qui luttent... Un combat se met en place entre l'homme et l'animal. Dans ce temps imparti, la bête complique la tâche du salarié. Il la positionne donc dans une position d'ennemi, ce qui lui permet aussi d'accepter sa mise à mort.



Isabelle Plat, *Le bœuf écorché*, 2019

Technique mixte — 200 × 115 × 40 cm

©Dennis Bouchard Courtesy Galerie Eric Mouchet, Paris

<https://artistesactuels.fr/theme-boeuf-ecorche-art/>